

Le cercueil qu'ils t'ont choisi était rose. Affublé d'une perruque et d'un maquillage ridicules, tu étais allongé là, parmi des fleurs d'un violet amer, sur des draps de soie, inerte, sans la moindre trace du sourire que je connaissais si bien. Seulement un pâle repli des lèvres, qui avaient été relevées par leurs mains froides, et peintes en rouge. Ton visage tuméfié, couvert de poudre et de fard à paupières. Ta tenue, une robe, un cache-cœur, des ballerines. Tes yeux étaient clos, et j'aurais juré voir une larme couler le long de ta joue poudrée, dans le silence de l'église. Pas de musique, pas d'instruments, rien. Il régnait un silence complet dans le brouhaha de tous ces inconnus. Tes mains étaient mollement repliées sur un maigre bouquet de pétunias, ces fleurs que tu détestais tant. Sur les affiches tout autour de toi, des photos vieilles de plusieurs dizaines d'années, des rubans et des fanfreluches, et puis ce nom, ce putain de nom que je n'avais presque jamais entendu, ce nom qui sonnait faux, si faux, si lointain, tellement pas *toi*. Parce-que c'était pas le tien, ce nom à cinq syllabes, suivi de ce petit nom de famille, le même que celui de tous ces pantins bourdonnant autour de toi, qui ne pleuraient même pas pour de vrai, qui s'affairaient dans l'allée comme des touristes à la première attraction de la ville. Ils débordaient d'orgueil, ces rapaces, ces reptiles, toutes ces vipères qui arboraient leur abhorration abjecte. Contents et arrogants, fiers de te renier, de t'ignorer, de te faire taire, de t'effacer, enfermés dans leurs principes, leurs morales et leurs valeurs. Ils ne savaient même pas ce qu'ils venaient de perdre.

Je ne peux pas exprimer à quel point ça me déchirait le cœur, de te voir comme ça, et de me dire que c'était la toute dernière fois que j'étais près de toi, ici, à te regarder, immobile, dans cet accoutrement. À ce moment-là, j'aurais pu me jeter sur ton corps, arracher tous les tissus, effacer ce foutu maquillage ridicule, pour te libérer de cette dernière prison, te libérer et te laisser partir en paix avant qu'on t'enferme sous terre pour toujours. Mais je ne l'ai pas fait. Je suis resté planté là, les mains tremblantes, les poings serrés dans les poches de mon pantalon, dans la brume du petit matin brun, à regarder, de loin, tous ces gens qui ne savaient même pas une infime partie de tout ce qui faisait que tu étais *toi*.

Ils ne savaient pas que ta couleur préférée, c'était le "jaune soleil levant", encore moins que ta boisson préférée, depuis toujours, celle que tu prenais à chaque fois à la gare quand on partait en vadrouille, c'était le jus de pomme-cassis-raisin. Ils ne savaient pas que c'était toujours toi qui conduisais pour les longs trajets parce que tu adorais rouler tandis que je dormais, et particulièrement lorsqu'il pleuvait, ni que ton animal préféré, c'était le *Brachaelurus waddi*, le requin aveugle des roches, ni que tu avais une cicatrice en forme de croissant de lune dans la paume de ta main gauche parce que, la première fois qu'on avait fait une randonnée, tu avais essayé de grimper en haut d'un arbre pour m'impressionner. Tu étais tombé en voyant un nid d'oiseau entre deux branches. Ils ne connaissaient ni ta meilleure amie, ni ta maison, ni ta vie.

Aucun d'eux ne connaissait l'odeur de ta peau, ni le son de ta voix, ni la douceur de tes cheveux. Ils ne savaient pas ce que ça faisait, de te voir sourire, de ton sourire sincère et chaleureux, ni de te serrer dans les bras pour te dire bonjour, pour te consoler, ou tout simplement parce qu'on en a envie, ni de tenir ta main tremblante avant un rendez-vous à l'hôpital, ni même de te parler, tout bas, dans le noir, sous les draps, avant de sombrer dans les bras de Morphée.

Et puis, surtout, ils ne connaissaient même pas ton vrai nom, mon Amour. Pas un ne savait, pas un n'avait voulu ni savoir, ni écouter, ni comprendre. Dans cette pièce, j'étais le seul à me souvenir de toi sous ton vrai visage, et j'étais le seul à te pleurer, car j'étais le seul à te connaître réellement. Et pour pleurer, je pleurais,

tu sais bien, je ne fais jamais les choses à moitié. Je tenais à peine debout sur mes jambes tremblantes, et plus je chialais, moins j'arrivais à te voir, alors c'était bien, parce que même si je te regardais, je ne te voyais pas, mais j'avais quand même besoin d'être près de toi, alors je me suis avancé, en boitillant, jusqu'à ton cercueil. J'ai voulu me pencher vers toi pour essayer de sentir une dernière fois ton odeur, m'imprégner de ce qui restait de toi, mais tout ce que j'ai pu sentir, c'était une sorte d'effluve immonde d'eau de parfum lourde et étouffante, un mélange d'eau de Cologne, d'alcool, de poudre et de lys casablanca duquel ils t'avaient aspergé, comme de l'acide sulfurique. Je me suis reculé, et j'ai toussé, la tête contre le métal froid, avachi contre cette coquille vide, pris de nausées. Tu étais déjà un peu parti.

J'essuyais les larmes aux coins de mes yeux rougis, et la bave au bord de mes lèvres blêmes, quand une grande pie aux longs bras, coiffée d'un grand chapeau de tulle, s'est approchée de moi d'un air sévère, accompagnée d'un petit bouc au regard noir. Ce dernier a déclaré :

"Monsieur... heu... Mademoiselle... Veuillez ne pas tousser sur le cercueil de notre défunte fille, je vous prie, paix à son âme."

Je les ai regardés avec de grands yeux, tandis qu'ils me reluquaient de la tête aux pieds comme un animal de cirque. Comme je ne parlais toujours pas, et que je toussais encore un peu, la femme a enchaîné, sèchement :

"De surcroît, jeune fille, vous n'êtes pas *du tout* sur la liste d'invités, aussi, je vais devoir vous demander de partir."

J'aurais pu les gifler devant toute l'église, j'aurais pu hurler, les secouer, leur dire de te laisser tranquille, de nous laisser en paix, d'aller se faire foutre et tout ça, mais j'étais seul, tellement seul, et tu n'étais plus là, plus du tout. Tout le monde me dévisageait, et je ne voulais même plus être ici. C'était pas ton enterrement, c'était pas moi, c'était pas toi.

Alors j'ai ravalé mes larmes, j'ai arraché les pétunias de tes mains, les jetant sur le côté, et je suis parti de l'église en courant, poussant les affiches ridicules, les vieilles photos de toi, les gens outrés, les vases de fleurs pestilentielles. J'ai jeté le bouquet sur la route, j'ai pris la voiture et j'ai démarré aussi vite que j'ai fermé la grande porte en chêne de l'église.

J'ai roulé longtemps, sans m'arrêter, les yeux remplis de larmes, les mains agrippées au volant, la musique à fond. J'aurais eu besoin d'essuie-glaces dans les yeux, tellement je chialais. Je ne me suis pas arrêté jusqu'à la sortie soixante-seize, tu sais, celle qu'on prenait tout le temps, et j'ai bifurqué direction notre petite forêt, celle où on avait campé l'été dernier. Il n'y avait plus personne, juste un peu de neige et quelques oiseaux. J'ai marché longtemps, jusqu'à arriver à notre ancien campement, au bord de la rivière. Il restait encore nos deux petits troncs, ceux où on s'asseyait tous les matins pour le petit-déjeuner, avant de partir se balader toute la journée. Ils n'avaient pas bougé. Rien n'avait changé, seulement le temps, l'atmosphère, mon cœur, et le cours de mon existence toute entière.

Pourtant, tu aurais pu débarquer des sous-bois, un nouveau caillou pour ta collection dans la main, un joli bâton à me montrer. Tu aurais pu t'asseoir à côté de moi, sur la souche qui n'attendait que toi. Je t'aurais serré contre moi, et j'aurais déposé quelques baisers sur tes joues, ton front, ta tempe. Mais tu ne l'as pas fait, et je suis resté ici tout seul, quelques minutes ou quelques heures, la tête dans les mains, les larmes ruisselant le long de mes joues, comme pour remplir la rivière.

Longtemps après, j'ai essayé de me relever, difficilement, mais j'ai réussi, et je suis retourné dans notre chez-nous tout vide. Les jours suivants se sont enchaînés si rapidement que j'ai été obligé de renouveler mes congés. J'étais enfoncé au fond du canapé tandis que tu avais été mis sous terre depuis quelques jours. Je ne pouvais plus sortir de ma tête l'image de ton corps empoudré, entouré de pétunias, de froufrous et de falbalas. À chaque fois que j'essayais de penser à quelque chose d'heureux, les couleurs de ton cercueil et de ton maquillage apparaissaient en flash dans ma boîte crânienne, les paroles vaniteuses et les rires

mesquins des monstres de l'enterrement se répercutant encore et encore. Ça me tuait, de te savoir tout seul sous terre, entouré de tout ce que tu détestais, tout ce que tu n'étais pas, tout ce qu'ils t'avaient toujours forcé à être, dans ta vie comme dans ta mort. Je devais faire quelque chose, remédier à cela. Je ne pouvais pas te laisser comme ça, te laisser partir ainsi, sans être toi-même, effacé de la surface de la Terre dans un silence imposé. Je voulais te montrer, une dernière fois, que notre amour et notre fierté étaient *invincibles*.

Alors, le troisième jour, vers vingt-deux heures, après ce qu'il m'a semblé être une éternité, j'ai soudainement décidé de me lever. J'ai pris une bouteille d'eau, du démaquillant, du coton, des ciseaux, des pinceaux, ton costard cravate, de la peinture, des couleurs, un couteau, et une pelle. Avant de partir, j'ai cueilli les fleurs qui poussaient entre les pierres au-devant du perron, tes préférées. J'ai tout jeté à l'arrière du pick-up et j'ai roulé jusqu'au cimetière.

Après avoir lancé la pelle et mon gros sac à dos, j'ai escaladé la grille, atterrissant sur l'herbe mouillée dans un bruit sourd. Heureusement, l'endroit était un peu éclairé, mais pas trop, et comme on était au milieu de nulle part, il n'y avait pas un chat. Je ne savais pas du tout où tu étais enterré, je t'ai donc cherché longtemps, si longtemps que j'ai fini par me demander si j'étais au bon endroit. Mais évidemment, je cherchais tout simplement le mauvais nom. Ils avaient, sans surprise, inscrit la mauvaise épitaphe sur la pierre. Je me suis alors avancé vers une grande tombe blanche, lisse, neuve, triste mais qui brillait plus que les autres. Tu reposais dessous, mais ce n'était pas *ta* tombe. Pas encore.

J'ai donc sorti les pots de peinture et les pinceaux, et j'ai commencé à peindre la pierre comme je le pouvais, à l'aveuglette, à travers les larmes qui s'abattaient au fur et à mesure sur mes mains et la terre. J'ai essayé d'esquisser quelques symboles et quelques dessins, mais je n'avais jamais été à ton niveau. Du mieux que j'ai pu, je l'ai peinte de toutes les couleurs, cette pierre, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, de *nos* couleurs. C'était beau, c'était *toi*.

À présent, la pierre recolorée se dressait fièrement sous la lumière de la lune.

J'ai contemplé mon œuvre, j'ai respiré un grand coup, j'ai dégainé la pelle et j'ai commencé à creuser. J'ai creusé longtemps, de toutes mes forces, jusqu'à ce que mon outil frappe ton cercueil. J'ai creusé tout autour, et, sans le déterrer, je l'ai ouvert miraculeusement, en utilisant mon couteau comme levier. Je t'ai sorti de cette prison, délicatement. Tu n'étais pas lourd, pas plus que quand je t'emmenais du salon jusqu'à la chambre, après les soirées films. Je t'ai posé à côté de moi, sur la terre fraîche, j'ai enlevé ta perruque et j'ai pleuré en te serrant dans mes bras. J'ai pleuré de joie et de tristesse, j'ai pleuré parce que je ne savais plus faire que ça.

Mes larmes avaient déjà commencé à faire le travail, mais je t'ai finalement dépoutré avec les cotons et le démaquillant. Puis, doucement, je t'ai enlevé ces vilains vêtements pour t'habiller convenablement. Sous ton déguisement, ton corps était le même que la dernière fois. Ils n'avaient pu effacer tes cicatrices, tes vergetures, tes dessins, ton passé, ton âme. Je t'ai habillé, avec l'ensemble que tu aimais tant, tu sais, celui que tu avais mis le jour de nos fiançailles. Aujourd'hui, c'était ta tenue de funérailles. Tes *vraies* funérailles. Ensuite, j'ai brossé tes cheveux, emmêlés par la perruque synthétique, j'ai changé tes chaussures, et enfin, j'ai peint délicatement ton visage éteint. Tu arborais fièrement tes couleurs dorénavant, les yeux fermés, souriant.

L'odeur du parfum avec lequel ils t'avaient aspergé s'était déjà évaporée, et je pouvais sentir, très légère, cachée mais pas tout à fait effacée, parmi l'odeur de décomposition, de terre et de mort, *ton* odeur. Ce mélange indescriptible, qui me rappelait les fleurs sauvages, le blé et la brise matinale, était encore un peu là, le temps que je te fasse mes adieux. L'espace d'un instant, en fermant les yeux, j'étais à nouveau dans les champs avec toi, je pouvais sentir ta main dans la mienne, les herbes folles effleurer mes jambes et le vent caresser mes cheveux.

J'ai rouvert les yeux, respirant rapidement à travers les sanglots, et je me suis tourné vers ton cercueil sale, triste et rose. J'ai brusquement saisi mon pinceau et je l'ai aspergé, comme pour ta pierre tombale, des plus belles couleurs du monde. J'ai tout peint et coloré, même la terre et le ciel. J'ai peint ton nom en grosses lettres sur le dessus, et je me suis allongé à tes côtés, attendant que la peinture sèche mes larmes. Caressant ton visage bleui, je t'ai contemplé longuement, pour la dernière fois.

Puis je t'ai déposé dans ta nouvelle demeure, glissant entre tes mains un bouquet d'œillets, de pensées et de myosotis cueillis devant notre maison, regorgeant des mille couleurs que ton visage et ton cœur portaient. Et alors, c'était enfin *toi*, devant moi. Je pouvais enfin te quitter correctement, te confier au vide sereinement.

J'ai déposé un dernier baiser sur tes lèvres grises et j'ai refermé le cercueil, le scellant comme je le pouvais. Avec la pelle et mes doigts pleins de démaquillant, de peinture, de boue et de larmes, j'ai tout remis en ordre, j'ai rabattu la terre noire sur toi, je l'ai lissée et je t'ai dit adieu, et c'était un peu plus facile, parce que je savais à présent que tes couleurs brilleraient pour toujours, ici-bas, sous l'obscurité de la terre, parmi les insectes, les pierres et les racines.

Secoué de sanglots, j'ai ramassé mon couteau, et pour la touche finale, mon Amour, j'ai gravé ton nom sur ta pierre tombale, avec les couleurs du Soleil qui se levait. Ainsi, même si leurs mains sales et orgueilleuses viennent couvrir l'arc-en-ciel que j'ai peint avec fierté, même s'ils frottent, même s'ils s'acharnent, ils ne pourront jamais effacer *qui tu as été*.